

MÉMOIRES

1923-1957

Traduits de l'italien original¹

1. Dictés à son amie, la journaliste Anita Pensotti, entre fin 1956 et début 1957.



Ces derniers temps, j'ai reçu de nombreuses propositions de journaux italiens et étrangers, notamment les revues américaines *Time* et *Life*, pour publier mes mémoires. J'ai toujours refusé. Avant tout parce que les souvenirs s'écrivent seulement lorsqu'on est plus avancé dans la vie, ou quand, probablement, on n'a plus rien à dire. En second lieu, permettez-moi de le dire, je n'ai pas accepté car je suis une personne réservée. Je déteste parler de moi, à tel point que j'ai même refusé l'offre de publier les récits de mes voyages, pour éviter, ce qui aurait été impossible, toute allusion à mes succès, laissant toujours les autres parler librement sur mon compte, convaincue d'avoir affaire à des personnes intelligentes, bonnes et généreuses. Malheureusement à force de laisser parler les autres, je me retrouve au centre d'innombrables commérages qui ont fait le tour du monde. Et c'est justement pour corriger tant d'inexactitudes que je me décide aujourd'hui, bien qu'avec réticence, à clarifier les points les plus importants de ma vie privée et de ma carrière d'artiste. Ainsi, ce récit n'a aucune prétention, et encore moins – Dieu m'en garde – aucune intention polémique. Il demande à être suivi avec le même esprit que celui avec lequel je l'ai dicté.

Commençons alors par la naissance, comme il est de rigueur dans une biographie. J'ai vu le jour à New York, sous le signe du Sagittaire, un matin du 2 ou du 4 décembre. Je ne peux être, sur ce sujet, aussi précise qu'en toutes autres choses, car mon passeport indique que je suis née le 2 alors que ma mère soutient m'avoir mise au monde le 4 : vous choisirez la date qui vous plaît le plus. Moi je pré-



fère celle du 4 décembre¹, d'abord parce que, naturellement, je dois croire ce que dit ma mère, ensuite parce que c'est le jour de sainte Barbara, patronne de l'artillerie, une sainte fière et combative qui me plaît d'une façon particulière. Année 1923. Lieu : une clinique de la Cinquième Avenue, c'est-à-dire véritablement dans le cœur de New York, et non à Brooklyn où, je ne sais pourquoi, certains journalistes veulent me faire naître à tout prix. Non qu'il y ait quoi que ce soit de laid ou de honteux dans le fait de naître à Brooklyn (je crois que ce quartier a donné naissance à beaucoup de personnes illustres) mais juste par amour de la précision.

J'ai été déclarée à l'état civil comme Maria Anna Cecilia Sophia Kalogeropoulos. Mes parents sont tous les deux grecs : ma mère, Evangelia Dimitriadou, qui vient d'une famille de militaires, est de Stilida, dans le nord de la Grèce, alors que mon père est un fils d'agriculteurs, natif de Meligalas, dans le Péloponnèse. Après leur mariage, ils s'installèrent à Meligalas, où mon père était propriétaire d'une pharmacie prospère ; et probablement ils n'auraient jamais bougé de là s'ils n'avaient pas éprouvé la grande douleur de perdre leur unique fils, Basile, à seulement trois ans. A partir de ce moment-là, mon père a commencé à être agité, à vouloir s'éloigner le plus possible du lieu où était mort son fils, et peu à peu grandit en lui la décision de déménager en Amérique. Ils partirent en août 1923, quatre mois avant ma naissance, emmenant Jacinthe², ma sœur aînée, qui avait alors six ans.

A New York aussi, mon père ouvrit une très belle pharmacie, et au début tout allait pour le mieux. Les affaires prospéraient, nous habitions dans un élégant appartement du centre. Puis surgit la terrible crise de 1929, qui frappa aussi notre famille ; la pharmacie fut vendue et, depuis cette époque, mon père a été peu chanceux. Je dois ajouter qu'il est peut-être trop honnête et galant homme pour se faire une place dans la jungle des affaires. En outre, il a toujours été désavantagé par une mauvaise santé. Aujourd'hui il travaille comme chimiste dans un hôpital de New York, il a un bon poste. Il ne quitterait l'Amérique à aucun prix car il y vit depuis trente-quatre ans et

1. Quelques années plus tard, elle changera d'avis et choisira finalement, jusqu'à la fin de sa vie, de fêter son anniversaire le 2 décembre, conformément à son acte de naissance.

2. Surnommée Jackie.





il s'y est parfaitement intégré; en revanche, lors de mes tournées au Mexique et à Chicago, je l'ai emmené (une fois ma mère aussi s'est jointe à nous) et j'ai eu la joie de le voir chaque soir à l'opéra, assis à côté de mon mari, pendant que je chantais sur scène.

Revenons à mon enfance. Je n'ai pas de souvenirs particuliers, sinon la vague intuition que mes parents ne s'entendaient pas très bien; d'ailleurs, ils vivent maintenant séparés, ce qui me peine beaucoup. Quant à ma vocation, il n'y a jamais eu de doutes. Mon père raconte que je chantais déjà dans mon berceau, lançant des vocalises et des aigus si insolites pour un nouveau-né que même les voisins en étaient stupéfaits. Ma famille maternelle, du reste, s'est toujours vantée d'aptitudes pour le chant. Mon grand-père, par exemple, avait une magnifique voix de ténor dramatique, mais il était officier de carrière et, de fait, n'a jamais pensé à la cultiver. Ne parlons même pas des femmes. Cela aurait été un scandale, un déshonneur insupportable d'avoir dans la famille une «femme de scène»! Ma mère pourtant était d'un avis différent et, dès qu'elle remarqua mes talents vocaux, décida de faire de moi, le plus vite possible, une enfant prodige. Et les enfants prodiges n'ont jamais une véritable enfance. Je ne me souviens pas d'un jouet, d'une poupée ou d'un jeu favori, mais des chansons que je devais répéter et répéter encore, jusqu'à l'ennui, pour l'examen final au terme de chaque année scolaire; et surtout de la douloureuse sensation de panique qui m'envahissait quand, au beau milieu d'un passage difficile, j'avais l'impression tout à coup de suffoquer et je pensais, terrorisée, qu'aucun son ne sortirait de ma gorge nouée et devenue sèche. Personne n'était au courant de mon angoisse soudaine car, en apparence, je restais très calme et je continuais à chanter.

Après l'école primaire, mes camarades s'inscrivirent au collège ou dans d'autres écoles secondaires, et moi j'aurais tellement aimé suivre leur exemple, devenir une élève d'école supérieure. Mais j'en fus privée: moi – comme en avait décidé ma mère –, je ne devais pas voler une seule minute de la journée à l'étude du chant et du piano. C'est ainsi qu'à onze ans, je mis de côté les livres et commençai à connaître les anxiétés et attentes insoutenables des auditions pour enfants prodiges, auxquelles j'allais être régulièrement ins-



crite en vue de participer à des radio-crochets ou d'obtenir quelque bourse d'études. J'ai toujours pu étudier grâce aux bourses d'études. D'abord parce que après 1929 nous étions tout sauf riches ; et puis parce que j'ai toujours été pleine de pessimisme à propos de mes capacités. Aujourd'hui encore, même si on m'accuse d'être présomptueuse, je ne me sens jamais sûre de moi et je me torture de doutes et de peurs. Déjà enfant, je n'aimais pas les demi-mesures : ma mère voulait que je devienne chanteuse et moi j'étais bien heureuse de lui donner satisfaction ; mais seulement à condition de pouvoir être un jour une *grande* chanteuse. Tout ou rien : en cela je n'ai certainement pas changé avec les années. Ainsi le fait de remporter des bourses d'études représentait pour moi une garantie de mes capacités et me donnait la certitude que mes parents ne s'illusionnaient pas en croyant à ma voix. Confortée, je continuai à étudier le chant et le piano, avec une espèce d'acharnement.



New York, 1924. Maria gardait cette photo d'elle sur sa table de chevet.



Vers la fin de l'année 1936, ma mère voulut retourner en Grèce pour revoir les siens, emmenant Jacinthe et moi. Ma sœur partit seule un peu avant ; nous l'avons rejointe en février 1937. En Amérique, par commodité de prononciation, mon père avait abrégé notre nom de famille, ne gardant que la première partie et transformant « Kalos » en « Callas », deux syllabes plus harmonieuses. Je ne sais pas s'il l'avait formalisé spécifiquement, mais je me souviens que, dès l'école, j'étais régulièrement appelée Mary Callas. En Grèce, cependant, je redevins Maria Kalogeropoulos. Quand j'arrivai à Athènes, j'avais tout juste treize ans ; mais j'en paraissais davantage parce que j'étais haute comme aujourd'hui, robuste et bien trop sérieuse, de visage et de manières, pour mon très jeune âge. Ma mère essaya dans un premier temps de m'inscrire au Conservatoire d'Athènes, le plus important de toute la Grèce ; mais ils lui rigolèrent à la figure. Qu'allaient-ils faire – disaient-ils – d'une fillette de treize ans ? Alors, feignant d'en avoir seize, j'entrai dans un autre conservatoire, le National, où je commençai à étudier avec un professeur probablement d'origine italienne, Madame Maria Trivella. Néanmoins, un an plus tard, je finis par atteindre mon objectif en accédant, après un examen brillamment réussi, au Conservatoire d'Athènes, où je fus confiée à la merveilleuse maestra qui eut une part essentielle dans ma formation artistique : Elvira de Hidalgo.

A cette illustre artiste espagnole – dont le public et les anciens abonnés de la Scala se rappelleront certainement la Rosine¹ inoubliable et inégalable, précieuse interprète d'autres rôles très importants –, à cette illustre artiste, je le répète le cœur ému, dévoué et infiniment reconnaissant, je dois toute ma préparation et ma formation artistique, scénique et musicale. Cette noble créature, outre me transmettre ses précieux enseignements, me donna tout son cœur, fut témoin de toute ma vie à Athènes, tant artistique que familiale. Elle pourrait parler de moi mieux que n'importe qui, parce que avec elle, plus qu'avec aucune autre personne, j'ai eu confiance et complicité.

Elle raconte que je me présentais à la leçon le matin à 10 heures et que je restais pour assister aux leçons de tous les autres élèves, jusqu'à 18 heures. Si je connais aujourd'hui un aussi vaste répertoire d'opéras, je le dois sans doute à cela, à cette soif infatigable de conseils

1. Rôle principal féminin du *Barbier de Séville*, de Rossini.





et d'enseignements, dont à l'époque je ne me rendais pas du tout compte. A cette période, en octobre ou novembre 1938, il y a donc dix-huit ans de cela, ont eu lieu mes débuts sur scène. Ainsi, à l'âge de quinze ans, je me présentais pour la première fois devant le public dans la position convoitée de la «primadonna»¹. Mon rôle était celui de Santuzza dans *Cavalleria rusticana*, et tout s'est très bien passé. Mais j'étais désespérée car j'avais le visage gonflé et déformé par une terrible rage de dents. Cela a toujours été ainsi, à chaque moment important de ma carrière. Comme vous le verrez dans la suite du récit de ma vie, j'ai dû payer inmanquablement et immédiatement, pour tous mes triomphes, par des ennuis ou un problème physique. Quoi qu'il en soit, ce premier succès m'a ouvert la voie à d'autres auditions et quelques mois plus tard je fus choisie pour chanter le rôle de Béatrice dans l'opérette *Boccaccio* à l'Opéra royal d'Athènes.

Je me souviens que ma seule préoccupation à cette époque était mes mains. Je ne savais jamais où les mettre, je les sentais inutiles et encombrantes. Par ailleurs, ma maestra [Elvira de Hidalgo] se plaignait – aujourd'hui je comprends qu'elle avait mille fois raison – de mon invraisemblable façon de m'habiller. Une fois, après m'avoir priée avec insistance de mettre mon vêtement le plus chic car elle devait me présenter à une personnalité importante, elle m'a vue apparaître avec une jupe rouge sombre, une chemisette à volants d'un autre rouge rutilant et, sur la tête, sous des tresses torsadées, un chapeau hideux ressemblant à celui de «Musette²». Moi j'avais l'impression d'être élégantissime et j'ai eu vraiment honte lorsque Madame Elvira m'arracha cette absurde coiffe en hurlant qu'elle ne me donnerait plus jamais de leçons si je ne me décidais pas à améliorer mon apparence.

Pour dire la vérité, je n'avais pas la moindre idée de mon aspect. C'est ma mère qui choisissait mes habits, et elle ne me permettait pas de rester plus de cinq minutes devant un miroir. Je devais étudier, je ne pouvais pas «perdre mon temps avec des bêtises»; et certainement je le dois à sa sévérité si aujourd'hui, à seulement trente-trois ans, j'ai une vaste et profonde expérience artistique. Mais, d'autre

1. Littéralement, en italien, «première femme», c'est-à-dire le principal rôle féminin d'un opéra. Callas comparait souvent le titre de primadonna à celui de premier violon.

2. Personnage extravagant de *La Bohème* (Puccini).





part, j'ai été totalement privée des joies de l'adolescence et de ses plaisirs innocents, frais, candides, irremplaçables. J'oublie de dire que, en compensation, je pris du poids. Avec l'excuse que pour bien chanter il faut être solide et plantureuse, j'en venais à me rembourrer, matin et soir, de pâtisseries, chocolats, pains beurrés et crèmes. J'étais ronde et rubiconde, avec quantité de boutons d'acné qui me rendaient folle.

Mais poursuivons dans l'ordre. Après *Boccaccio* le directeur de l'Opéra royal me choisit de nouveau pour *Tosca*. Les répétitions durèrent plus de trois mois, sans interruption, et m'ennuyèrent à tel point qu'encore aujourd'hui cet opéra occupe la dernière place dans l'ordre de mes préférences. Nous arrivons ainsi à la période la plus douloureuse de ma vie, aux années si tristes de la guerre, dont je n'aime pas parler, même avec les personnes qui me sont le plus proches pour ne pas toucher à des blessures qui n'ont jamais cicatrisé. Je me souviens de l'hiver 1941. La Grèce envahie par les Allemands, et depuis plusieurs mois la population réduite à la famine. Il n'avait jamais fait si froid à Athènes : pour la première fois depuis vingt ans les Athéniens voyaient la neige. Nous étions en répétitions pour *Tiefland* d'Eugen d'Albert, l'opéra considéré comme le *Cavalleria rusticana* allemand, et nous devions travailler dans la semi-obscurité des lampes à acétylène par peur des bombardements. De tout l'été je n'avais mangé que des tomates et des feuilles de chou bouillies, que je réussissais à trouver en parcourant à pied des kilomètres et kilomètres de campagne voisine, en suppliant les agriculteurs de me céder quelques légumes. On aurait pu être fusillé pour un petit panier de tomates ou de feuilles de chou, car les Allemands étaient impitoyables ; malgré tout je ne revenais jamais les mains vides. Mais en hiver 1941 un ami de la famille, alors fiancé à ma sœur, nous a apporté une petite bouteille d'huile, de la farine jaune, des pommes de terre ; et je ne peux oublier l'incrédule stupeur avec laquelle ma mère, Jacinthe et moi gardâmes ces biens précieux, quasiment avec la peur qu'ils puissent, par sortilège, disparaître d'un instant à l'autre.

Celui qui n'a pas connu les misères de l'occupation et de la faim ne peut savoir ce que signifient la liberté, et une vie tranquille et confortable. Durant tout le reste de mon existence je ne pourrais plus jamais dépenser inutilement et je souffrirais – c'est plus fort





que moi – pour toute nourriture gâchée, même un peu de pain, un fruit ou un petit morceau de chocolat. Par la suite, lorsque les Italiens sont arrivés, les choses ont commencé à aller un peu mieux. Apitoyé par mon amaigrissement progressif, un admirateur de ma voix, propriétaire d'une boucherie réquisitionnée par l'envahisseur, m'a présentée à un officier italien chargé de la distribution des vivres aux troupes alliées. Une fois par mois il me vendait à un prix dérisoire dix kilos de viande et moi je m'attachais le paquet autour des bras et je marchais une heure sous le soleil, même les mois les plus chauds, légère et heureuse comme si je portais des fleurs. Cette viande était finalement notre plus grande ressource. Nous n'avions pas de réfrigérateur et ne pouvions la conserver. Mais on revendait le reste à nos voisins de palier et, avec les bénéfiques, on pouvait s'en sortir en se procurant seulement l'indispensable. Puis les Italiens ont «réquisitionné» un groupe de chanteurs d'opéra, dont je faisais partie, pour quelques concerts, et on avait demandé en guise de salaire à être payés en vivres. Finalement, après environ un an, on a pu manger de nouveau du riz et des pâtes, et boire du vrai lait. Au fond, les Italiens ont toujours été bons avec moi. A cette période, Madame de Hidalgo insistait pour que j'apprenne l'italien. «Il te sera utile, me répétait-elle, parce qu'un jour ou l'autre tu iras en Italie. C'est seulement là-bas que tu pourras commencer ta véritable carrière. Et pour une bonne interprétation et expression, tu dois connaître la signification exacte de chaque parole.» J'ai suivi son conseil en essayant de ne pas me laisser impressionner. L'Italie et la Scala représentaient pour moi un rêve impossible, comme si cela se trouvait sur Mars ou sur la Lune, et j'en repoussais la moindre pensée au fond de mon esprit pour éviter les désillusions. Cependant, je pris le pari avec ma maestra qu'en trois mois je réussirais à converser avec elle en italien. Mais je ne savais pas par quel moyen. Je ne pouvais certainement pas me rendre au quartier général des fascistes, comme certains me l'avaient suggéré, parce que mes compatriotes, naturellement, m'auraient considérée comme une traîtresse. Je n'avais pas l'argent pour prendre des leçons particulières, alors je devins amie avec quatre jeunes médecins qui avaient étudié en Italie, et je ne sais par quel miracle – peut-être parce que la langue de Dante me plut tout de suite immensément –, trois mois plus tard, j'avais gagné mon pari.





Athènes, 1943.

A l'été 1944, j'eus mes premiers ennuis avec des collègues. Nous devions mettre en scène *Fidelio* et une autre primadonna qui avait beaucoup œuvré pour avoir le rôle réussi à l'obtenir ; mais elle ne s'était pas du tout donné la peine de l'apprendre. Comme il était indispensable de commencer les répétitions immédiatement, on m'a demandé de la remplacer, et naturellement j'ai accepté, puisque je connaissais la partition à la perfection. Je vous raconte cet épisode pour démontrer que mon unique arme – arme très puissante et honnête – est d'être toujours préparée, car face à la bravoure, il n'y a pas d'obstacle qui tienne. Sur scène, avant le lever de rideau, on peut tout faire pour soutenir un artiste, mais, quand le rideau se lève, la valeur est seule à parler. On dit que je gagne toujours. Ce sont mes moyens : le travail et la préparation. Si vous considérez que ce sont des moyens « cruels », alors vraiment je ne sais que dire.

Juste après les représentations de *Fidelio*, qui furent données dans le merveilleux amphithéâtre de l'Hérode Atticus, à l'Acropole, vint la « libération », et c'est alors que commencèrent les attaques à mon



égard de la part de mes collègues. Mais nous en reparlerons plus loin. Entre-temps, finalement la direction de l'Opéra royal me concéda trois mois de repos, et ma mère, sans perdre de temps, me trouva un travail près du quartier général anglais, où je fus assignée au bureau de tri du courrier secret allié. Je commençais le travail à 8 heures ; mais je devais me lever à 6 heures et demie, car pour économiser le coût du tramway, je faisais tout le chemin à pied, et notre appartement, au 61, rue Patission, était très loin du bureau. A midi les Anglais nous offraient un repas abondant et moi, au lieu de rester au quartier général, je le mettais dans une marmite et l'emportais à la maison pour le partager avec ma mère. (A cette époque ma sœur Jacinthe ne vivait plus avec nous.) J'avais en tout une heure et demie de pause déjeuner, ce qui faisait que je ne réussissais pas à passer plus d'un quart d'heure à la maison. Ce fut ainsi jusqu'à la fin de l'hiver ; et j'en veux encore aujourd'hui à ces efforts pénibles qui m'ont laissé en triste héritage un mauvais foie et une tension de 90 au maximum, les bons jours.



Excusez la parenthèse et poursuivons. Nous sommes en 1945 : arrive le moment de renouveler mon contrat avec l'Opéra royal, mais voilà que j'apprends par un oncle maternel, médecin auprès de la Maison royale (le professeur Costantino Luros), que Ralis, le chef du gouvernement grec de l'époque, avait reçu tous mes collègues. Ils étaient venus protester auprès de lui, en menaçant de grève totale si jamais j'étais de nouveau engagée comme primadonna à l'Opéra. C'était une honte : ils s'offusquaient qu'une jeune femme de vingt et un ans se mesure à des artistes de leur talent et de leur âge. Mon oncle ne savait que me conseiller ; mais comme le Bon Dieu aide toujours ceux qui marchent sur le droit chemin et ne font de mal à personne, au moment où je m'y attendais le moins, le consulat américain m'offrit un billet pour retourner en Amérique. Je rembourserais, me dit-il, quand je le pourrais.

Le directeur de l'Opéra royal était très embarrassé lorsqu'il me fit appeler pour me dire que je ne pourrais plus être engagée comme primadonna. Je le laissai bégayer un tas d'excuses, puis je lui annonçai que je partais pour l'Amérique en ajoutant : « Espérons que vous n'aurez pas à le regretter un jour. » Mais avant de quitter la Grèce je





voulais donner une ultime preuve de mes capacités en chantant *Der Bettelstudent* (*L'Étudiant pauvre*) de Millöcker, une opérette ô combien difficile pour une soprano : l'Opéra a été obligé de me l'attribuer car aucune autre n'était capable de la chanter.

J'embarquai à bord du *Stockholm* (le bateau qui le juillet précédent avait percuté l'*Andrea Doria*). Je n'avais pas écrit à mon père pour le prévenir de mon arrivée : ma mère me le déconseillait – je n'en connais pas la raison. Ou peut-être que je la connais, mais il n'est pas nécessaire d'en parler. Je ne savais pas ce qui m'attendait en Amérique. Je ne savais pas, après tant d'années, où vivait mon père ni avec qui. J'avais emporté trois ou quatre vêtements et je n'avais pas un sou en poche. Ma mère et ma sœur n'ont pas voulu m'accompagner au Pirée, disant qu'elles n'auraient pas supporté l'émotion. Vinrent cependant quelques amis, parmi lesquels le physiologiste Papatesta, qui habitait l'appartement en dessous du mien. Ils m'ont offert un déjeuner d'adieu. Je m'en souviens parfaitement. Il était 14 heures, quelques minutes avant l'embarquement. Ils me donnèrent des conseils chaleureux : « Attention à ne pas perdre ton argent, où l'as-tu mis ? – Il n'y a aucun risque, répondis-je, car je n'en ai pas du tout. » Ils ne voulaient pas me croire. Ils ont pris mon sac pour le fouiller et n'ont rien trouvé. Le *Stockholm* allait quitter le Pirée à 15 heures et à ce moment-là les banques étaient fermées. Aucun d'entre eux ne pouvait m'aider ; mais je les saluai gaiement. J'allais vers l'inconnu ; et pourtant je sentais avec une extraordinaire clarté que je ne devais pas avoir peur.

A vingt et un ans, seule et sans un sou, j'embarquai donc en direction de New York. Aujourd'hui, avec le recul de douze années, je me rends compte des gravissimes conséquences et dangers incroyables auxquels j'aurais pu être confrontée en retournant en Amérique à la fin d'une guerre mondiale, avec le risque de ne pas retrouver la trace de mon père ni celle de mes amis d'antan. Mais, comme je vous le disais, je n'avais pas peur, et il ne s'agit pas seulement de courage, ou d'une inconscience propre à mon très jeune âge, mais de quelque chose de plus profond : un instinct, une foi illimitée en la protection divine qui, j'en étais sûre, ne m'abandonneraient jamais.

Vous verrez par vous-même, en suivant mon récit, comment la main de Dieu a toujours été au-dessus de ma tête – permettez-moi





cette expression – dans tous les moments les plus dramatiques de ma vie. J’en avais fait l’expérience pour la première fois lorsque j’avais six ans. Je me promenais accompagnée de mes parents et soudain je vis Jacinthe qui jouait à la balle de l’autre côté de la rue, avec la nounou et une cousine. Il m’arrive souvent – c’est un trait de caractère particulier de ma personnalité – d’être prise d’impulsions spontanées de tendresse, et d’en avoir honte immédiatement après, je ne saurais dire pourquoi, peut-être par excès de pudeur avec mes émotions. Ainsi à cet instant, apercevant ma sœur, je courus vers elle pour lui donner un baiser, puis je m’enfuis aussitôt, rougissante et confuse, et je traversai précipitamment la rue au moment même où une voiture surgissait à toute vitesse. Je fus renversée et propulsée au bout de la rue. Les journaux américains (ce fut la première fois qu’ils s’intéressèrent à mon cas) me surnommèrent à cette occasion «Maria la chanceuse», car je réussis à récupérer d’une façon quasi miraculeuse, après être restée douze jours inconsciente, et alors que tout le monde à l’hôpital, du médecin-chef au portier, me considérait mourante. Je peux bien dire que j’ai mérité ce surnom de «Maria la chanceuse» à une autre heure gravissime de mon existence, qui remonte à la période grecque. Le 4 décembre 1944 – je m’en souviens parfaitement puisque c’était le jour de mon anniversaire – éclata à Athènes la guerre civile. Je travaillais alors, comme je l’ai raconté, auprès du commandement anglais et mes supérieurs me recommandaient de ne pas quitter le quartier général, car j’avais occupé auprès d’eux un poste extrêmement délicat au tri du courrier top secret, j’aurais donc été fatalement victime des représailles communistes et soumise inévitablement à la torture. Néanmoins, nous habitions à l’époque dans la rue Patission, zone occupée par les Rouges¹, et je ne voulais pas laisser ma mère toute seule. Alors je me fis accompagner à bord d’une jeep et pendant plusieurs jours je restai enfermée dans ma chambre. J’étais dévastée de peur et, qui plus est, malade après avoir avalé une boîte de très vieux haricots, que je me suis résignée à manger par manque de quoi que ce soit d’autre (alors que j’ai une vraie allergie pour tout genre de légumineuses sèches). Dans ces circonstances, je n’étais pas en état de procurer des vivres à ma mère et moi, et je serais sans doute morte de faim (des gens en sont morts tellement à cette

1. Les communistes.





époque) si je n'avais pas eu l'aide de mon ami le docteur Papatesta, qui se priva pour me porter le peu de vivres dont il disposait.

Un jour, je reçus la visite d'un garçon pâle et mal vêtu – on aurait dit un charbonnier – qui affirma avoir été chargé d'une mission auprès de moi de la part d'un officier du commandement anglais. Terrorisée, suspectant un traquenard, j'essayai de le renvoyer dehors d'une façon peu polie ; puis, son insistance étant devenue insupportable et même quasi colérique, je me résignai à l'écouter. Il s'agissait en réalité d'un agent secret que les Anglais avaient envoyé pour me supplier de retourner auprès d'eux, ils avaient peur pour ma vie, épâtés que les communistes ne m'aient pas encore arrêtée. Il lui fut très difficile de me convaincre, mais finalement il me persuada qu'il était absolument indispensable que je retourne dans la zone anglaise, et sans perdre de temps j'appelai le docteur Papatesta pour lui confier ma mère.

Notre appartement (ma mère et ma sœur y habitaient encore) donnait sur une très jolie avenue, spacieuse et tranquille, qui débouchait sur la place Concordia. Mais lorsque je repense à cette avenue, je la revois toujours comme je l'ai vue ce matin-là, gris et silencieux, entièrement couverte de vitres brisées et de toutes sortes de gravats qui s'étaient échappés des fenêtres suite aux mitraillages continus. Un horrible et suffocant silence qui durait soixante secondes chaque fois, interrompu toutes les minutes par les terribles « tirs à l'aveugle » des communistes, des tirs à intervalles réguliers qui pouvaient toucher n'importe qui et avaient pour but précis d'user les nerfs de la population. Encore aujourd'hui je ne saurais m'expliquer comment j'ai pu courir désespérément au milieu de cette dévastation, sous le feu, et arriver saine et sauve au quartier général anglais.

Je raconte cet épisode seulement pour démontrer que je n'exagère pas quand je répète – et vous me l'entendrez répéter souvent – que le Bon Dieu m'a toujours aidée. Et savez-vous justement qui m'attendait, au débarquement à New York ? Précisément la personne à laquelle je me serais le moins attendue : mon père, lequel avait appris la nouvelle de mon arrivée par un des journaux en langue grecque qui sont imprimés en Amérique. Vraiment, je ne saurais décrire le soulagement infini avec lequel je me serrai contre lui, l'embrassant comme s'il était un survivant et pleurant de joie sur son épaule. J'ai déjà eu l'occasion de vous dire que mon père n'était pas du tout riche ; mais





durant cette année et demie où je vécus avec lui, il me traita comme une reine, en compensation de tout ce que j'avais souffert. Il m'a offert une nouvelle chambre, très jolie, des chaussures et vêtements élégants. J'étais heureuse, et je commençais petit à petit à reprendre confiance en moi car, chaque fois qu'un bateau grec jetait l'ancre au port, marins ou officiers se précipitaient chez nous pour saluer « la célèbre chanteuse Maria Kalogeropoulos » et raconter à mon père que beaucoup d'entre eux, du temps de *Fidelio*, se rendaient à pied du Pirée à l'Acropole (une chose folle pour qui connaît Athènes), bravant les « rafles » allemandes, seulement pour m'entendre chanter. Leurs paroles me faisaient du bien : à cette époque, comme vous l'avez vu, je ne pensais qu'à étudier et gagner des vivres en exploitant le don naturel de ma voix, sans même me rendre compte qu'entre-temps ma notoriété et ma popularité auprès du public grandissaient. Confortée par ces témoignages, je décidai, avec courage, de me conquérir un poste à New York. Après tout, me disais-je, j'étais une chanteuse qui avait derrière elle sept ans d'une intense carrière. J'espérais, ingénument, trouver des engagements. Mais qui connaissait, en Amérique, la pauvre petite Grèce ? Et qui voudrait prêter l'oreille à une jeune fille de vingt et un ans ? Je m'aperçus bien vite, avec amertume, que je devrais tout recommencer depuis le début.

En ces temps-là, n'ayant pas grand-chose à faire, je me rendais souvent à la pharmacie où travaillait mon père ; et c'est là qu'un jour je fus présentée, par la propriétaire du lieu, à une ex-chanteuse qui m'invita chez elle pour que j'entende ses élèves et que je lui donne mon avis. Je passais chez elle trois ou quatre heures chaque samedi ; et, quelquefois, je l'aidais en donnant des conseils à ses élèves. Je me souviens qu'un de ces samedis – Noël approchait – un certain Monsieur Edoardo Bagarozzy vint saluer cette ex-chanteuse, son amie, et la féliciter. Je fus invitée à chanter. Après m'avoir attentivement écoutée, Monsieur Bagarozzy me proposa de prendre part à la création de sa saison lyrique, qu'il voulait appeler « United States Opera Company ». Il me promit que je serais la primadonna dans *Turandot*, et peut-être aussi dans *Aida*.

Entre-temps, j'avais obtenu une audition au Metropolitan ; mais je ne m'étais pas mise d'accord avec la direction qui m'avait proposé des rôles que je trouvais alors inadaptés, précisément *Fidelio* (que je ne souhaitais pas chanter en anglais) et *Butterfly* que j'avais fermement





refusé, étant convaincue d'être trop « grassouillette » pour le rôle¹. Je pesais en réalité quatre-vingts kilos, et quatre-vingts kilos c'est beaucoup, bien que pas tellement pour une femme haute comme moi de 1,72 mètre². J'avais reçu d'autres offres que je n'avais pas voulu accepter, et j'avais été recommandée par Elvira de Hidalgo à Romano Romani, professeur de la célèbre Rosa Ponselle³, qui à ma demande de leçons répondit : « Je n'en vois pas la nécessité, vous avez surtout, et plus que tout, besoin de travailler. » M'avait également auditionnée le pauvre maestro Merola, de San Francisco, qui après m'avoir fait quantité de compliments, m'avait servi le vieux refrain habituel : « Vous êtes tellement jeune... comment puis-je avoir confiance... qui me garantira... ! » Il finit par conclure : « D'abord, faites carrière en Italie, ensuite je vous engagerai. – Merci, répondis-je, affligée et énermée, merci vraiment, mais quand j'aurai fait carrière en Italie, je suis certaine que je n'aurai plus besoin de vous. »

Je me souviens très bien qu'en cette période je passais d'un cinéma à l'autre, non pour voir les films, mais pour ne pas devenir folle par la pensée torturante de mon futur incertain. Puis, finalement, vint le moment où je devais chanter *Turandot* avec la United States Opera Company. Mais la saison fut annulée à la dernière minute par manque de financement. J'ai vu alors tomber dans la misère des collègues illustres comme Galliano Masini (au sommet de sa popularité), Mafalda Favero, Cloe Elmo, les ténors Infantino et Scattolini, le baryton Danilo Checchi, Nicola Rossi-Lemeni, Max Lorenz, les sœurs Konetzni, divers artistes de l'Opéra de Paris, le pauvre maestro Failoni, et d'autres dont je ne me souviens pas. Ils organisèrent à grande hâte un concert pour recueillir l'argent nécessaire à leur rapatriement et dès le lendemain tous les chanteurs italiens retournèrent en Italie, à part Rossi-Lemeni qui resta à New York, alléché par de vagues promesses de travail. En attendant des jours meilleurs, Nicola et moi étudions ensemble, dans l'appartement de Bagarozzy, car chez moi il n'y avait pas de piano, et c'est justement Rossi-Lemeni

1. C'était par souci de crédibilité, car dans l'opéra de Puccini, le personnage de Cio Cio San est une frêle adolescente japonaise.

2. Maria Callas en pèsera vingt-cinq de moins lorsqu'elle interprétera finalement le rôle de Madame Butterfly à Chicago, en 1955.

3. Notamment connue pour sa Norma au Metropolitan, dans les années 20, dont la jeune Maria écoutait les retransmissions à la radio étant enfant.





qui me dit un après-midi : «Je viens d'être engagé pour la saison prochaine aux Arènes de Vérone, et j'ai entendu dire que Giovanni Zenatello, le célèbre ténor, directeur des Arènes, n'arrivait pas à trouver une Gioconda qui lui plaise. Veux-tu que je lui demande de t'auditioner ? Il habite ici, à New York, et la chose est faisable immédiatement.» Je dis oui, naturellement. En ce temps-là, le nom de «Vérone» était pour moi privé de toute signification. Jamais je n'aurais pu imaginer que cette ville, qui m'est aujourd'hui si chère, verrait germer les événements les plus importants de ma vie. Comme je le raconterai par la suite, c'est en effet à Vérone que j'ai connu mon mari, à Vérone que j'ai obtenu mon premier succès italien, et toujours à Vérone que j'ai rencontré Renata Tebaldi.

J'allai donc chez Zenatello et j'obtins de lui un contrat pour *La Gioconda* avec un cachet de 40 000 lire¹ par représentation. Tout en sachant que mon père et moi ne roulions pas sur l'or – au contraire, nous avions du mal à boucler les fins de mois –, ma mère voulait absolument revenir à New York et, pour pouvoir lui payer le voyage, j'avais dû demander le prêt de l'argent à mon parrain, le professeur Leonidas Lantzounis, directeur adjoint de l'hôpital orthopédique de New York. Lorsque vint le moment de mon départ pour l'Italie, je fus contrainte encore une fois de me tourner vers lui.

Me voilà donc en train de reprendre la mer, toujours aussi pauvre (je n'avais que 50 dollars, tout ce qu'avait pu me donner mon père), toujours avec aussi peu de vêtements (j'avais laissé ma garde-robe hivernale à ma mère) ; mais avec – c'est le cas de le dire – un énorme bagage d'espérance, et la joie incrédule de ceux qui voient se matérialiser, presque dans la peur, un rêve pensé irréalisable. Je débarquai à Naples le 29 juin 1947, dans une chaleur infernale, accompagnée de Rossi-Lemeni et Madame Luisa Bagarozzy, la femme d'Edoardo, qui voulait tenter une carrière de chanteuse en Italie. Nous avons laissé dans un entrepôt à Naples nos malles que nous récupérerions par la suite, et une fois allégés considérablement, nous avons pris le train pour Vérone. Nous n'avions trouvé qu'une seule place de libre, et nous nous sommes relayés sur ce siège toute la nuit, sans réussir à fermer l'œil, parce que les deux qui restaient debout n'arrêtaient pas de fixer impatientement l'horloge en attendant leur tour. Le jour

1. Environ 120 euros (valeur de 2019).

